

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Avion autrichien abattu par les batteries italiennes à Trévise



La guerre aérienne a pris une grande extension sur le front italien où les rigueurs de la température la rendent particulièrement dure. Chaque jour des aviateurs autrichiens essayent de bombarder des villes ouvertes. C'est l'un d'eux que l'on voit ici abattu près de Trévise par les batteries antiaériennes.

"CUPIDON"

L'autre jour, je suis allée voir une de mes amies, qui habite, sur la rive gauche, une maison en porcelaine, ou, plutôt, une maison en briques blanches vernissées (comme les couloirs du Métropolitain) et qui détonne dans la tiède grisaille de ce quartier ancien, comme une intruse des régions polaires, comme une froide figurine de Copenhague.

En bas, le vestibule est si blanc, si rond, qu'on se croit subitement introduit dans une théière, et, quand l'ascenseur vous élève à travers la cage d'escalier, on s'imagine voyager dans un poêle de faïence.

Dans l'appartement de mon amie, tout est net, clair, verni ; et pourtant, il y a, aujourd'hui, dans ce salon méticuleux, quelque chose qui dénote un désarroi auquel je ne suis pas habituée. Ainsi, le velours de ce fauteuil est déchiré ; là-bas un coussin s'effiloche ; sur le papier crème des murs s'évalent de grandes giroflées grasseuses, et c'est à travers un tulle frippé que je contemple le panorama de Paris, ses toits d'ardoises, ses cheminées et, tout au bout, le cimetière Montparnasse, ce beau jardin de l'éternel repos au milieu de l'aride cité agitée.

Mon amie entre. A-t-elle trop regardé les cyprès funèbres de son paysage ? Une mélancolie ombre sa blonde face, voile ses yeux lumineux. Certes, elle est encore élégante dans sa robe de satin gris garnie de marabout ; mais, près de l'échancrure, j'aperçois encore une giroflée grasseuse et, au bord de la jupe, des plumes arrachées. Qu'importe ! La guerre nous fait négliger bien des détails, et mon amie s'est adonnée à des œuvres utiles et charitables. Et que de choses à nous raconter ! Nous ne nous sommes pas revues depuis longtemps. Mon amie m'apprend que son fils unique s'est engagé dans l'aviation de chasse. Cela la préoccupe, l'inquiète, et quoi de plus naturel ? Mais j'observe qu'un autre souci plus proche, plus constant, semble tenir son esprit en éveil et lui fait dresser la tête vers la porte, comme un chien aux écoutes qui dresse les oreilles. De temps en temps même, quand un bruit parvient du couloir, une secousse nerveuse crispe son calme visage ; et gagnée par son inquiétude, moi aussi, je deviens anxieuse ; moi aussi, j'écoute toute sorte de sons, toute espèce de tapage qui arrivent du fond de l'appartement.

Mais, soudain, nous tressautons, effarées.

Un grand coup résonne dans la porte, puis, après trois culbutes successives, quelque chose se laisse tomber à nos pieds avec un bruit d'explosion.

Un chien ? Un enfant ? Une bombe ?

— Ah ! ce Cupidon ! s'écrie mon amie en frémissant. Ma chère, ce garnement me fera mourir !... Veux-tu sortir, petit misérable !

Mais déjà Cupidon est sur les genoux de mon amie, et je vois une tête ronde, laide, ébouriffée comme un caniche, qui lèche ses joues, tandis que de courtes mains sales — je reconnais les giroflées — lui tapotent cheveux et cou, et qu'une voix enrouée roucoule :

— O marraine, marraine jolie, aie pas peur ! « J'ai tombé » exprès. C'est pour faire rire la dame !

Et, en effet, je ris ; je ris encore aux éclats, quand l'horreur est déjà sortie du salon, en marchant sur ses mains, et qu'on l'entend se disputer dans le couloir.

— Qu'est-ce que c'est que ce Cupidon-là ?

— Ah ! ma chère, ne m'en parlez pas ! Vous savez que je m'occupe de l'œuvre des Orphelins de la guerre ? Il a bien fallu que je donne l'exemple. J'ai recueilli celui-là. C'est un petit « bougniat ». Son père est mort dans les tranchées, sa mère à l'hôpital. Il s'appelle Jules, mais un de nos amis s'étant écrié un jour : « Cet enfant est beau comme Cupidon ! » ce nom lui est resté. Vous ne vous imaginez pas quel tracas m'occasionne cet « amour ». Au début, cela allait encore : nous habitions la campagne ; et il était si drôle, si comique, qu'il nous amusait énormément et nous aidait à supporter les tristesses de cette guerre et l'isolement. Mais me voyez-vous avec ce petit charbonnier dans cet appartement blanc ! J'ai voulu le laisser là-bas ; mais il a tant pleuré, — il est tendre et nous aime — que je l'ai amené. Depuis, je ne vis

plus ! Vous constatez l'état de mon intérieur et de moi-même. Sans compter que je ne garde personne. Et qu'allons-nous faire de lui ? Il n'est bon à rien, qu'à inventer des farces.

— Hé ! Mais c'est déjà beaucoup ! Il remplacera peut-être, un jour, Footitt ou Chocolat, ou même Coquelin cadet. Nous aurons tellement besoin de rire après cette guerre !

— Oui, mais, en attendant, j'attrape une maladie de nerfs, et beaucoup de dames patronnesses sont dans mon cas. Heureusement que nous n'avons adopté ces enfants que pour la durée de la guerre !

Bonté divine ! pensais-je en m'en allant par les rues obscures, et en revoyant dans mon esprit ce Cupidon-bougniat dans cette maison de porcelaine. Bonté divine ! Adopter des enfants pour la durée de la guerre, comme des hommes qui contractent sciemment, volontairement, des engagements ! Ma douce amie sait-elle quelle phrase cruelle elle vient de prononcer ? Laisse-t-on des femmes jouer ainsi avec la destinée des petits, des inconscients ? Après la guerre, que deviendront ces « adoptés momentanés » ? Va-t-on les expulser des foyers luxueux, où ils furent accueillis avec tant d'empressement, où ils furent trop choyés, trop gâtés, traités non point en hommes futurs, mais en sujets de distraction et d'amusement ? Mon amie, elle, je sais, suivra dans la vie son « monstre d'enfant », mais les autres, quand elles se laisseront de leur rôle de « mère adoptive » n'auront-elles pas sur la conscience de livrer à la Paix des orphelins de guerre déçus et déclassés ?

Et je soupirais encore :

— Ah ! qu'il est donc difficile d'être bon avec sagesse et modération !

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Dans la Dépêche, de Toulouse. M. Gaston Roussel, scrutant avec toute la précision de la méthode historique les documents diplomatiques publiés par tous les belligérants — ceux de l'Allemagne et de l'Autriche aussi bien que ceux des Alliés — a fait une remarque significative : durant toute la crise d'où est sortie la guerre, les puissances centrales ont faussé les communications télégraphiques.

Non pas en altérant les textes expédiés ou reçus, mais en retardant ou en précipitant, suivant les cas, leur expédition ou leur réception, ou même en ne se trouvant pas à temps au bout du fil. Le 29 juillet 1914, le ministre français des Affaires étrangères a reçu ou envoyé dix-neuf télégrammes. En Allemagne, ce même jour, M. de Jagow n'en a reçu qu'un. Pourtant, le soir, quand on vient lui demander une réponse, il déclare « qu'il n'a pas eu le temps » et le lendemain, qu'il est trop tard, « ses efforts étant sérieusement embarrassés par la mobilisation russe ». Le comte Berchtold est à Ischl, le 25 juillet. Cela le dispense de recevoir la dépêche de M. de Jagow qui lui demande hypocritement de prolonger le délai fixé par la Serbie à l'ultimatum. Le 30 juillet l'empereur autrichien est absent de Vienne. Cela le dispense de recevoir la suprême proposition de sir Edward Grey. Et le lendemain il est trop tard. Encore !

Par contre, les messages de guerre sont aussi rapides que les messages de paix le sont peu. Le jour même où les dépêches allemandes et françaises mettaient si longtemps pour atteindre Vienne, le baron Giesl quittait la capitale serbe, rompant les relations, après avoir battu tous les records de la vitesse diplomatique. La réponse serbe lui fut remise à 5 heures 58 du soir. Elle a plus de 200 lignes et 10 paragraphes. Le baron Giesl eut le temps de la recevoir, de la lire, de l'apprécier, de déclarer la rupture des relations diplomatiques, et de prendre le train de 6 heures 30. Tout cela, y compris le trajet jusqu'à la gare, n'avait exigé que 32 minutes !

Autant que les textes, si évidents, ces précipitations ou ces ralentissements prouvent la volonté préconçue des puissances centrales de faire « leur guerre. »

Pierre Mille.

La poste nous gâte !

Après les buvards nouveaux dont la poste va nous doter, et qui seront ornés de jolies vignettes portant les mots : « Achetez des Bons de la Défense nationale ! » voici une attention nouvelle.

Les porteurs de titres de rente domiciliés à la campagne pourront, désormais, toucher leurs coupons chez eux. Parfaitement !

Le facteur, contre un reçu, emportera vos coupons

et le lendemain vous rapportera votre argent. Une circulaire ministérielle vient de le décider.

Ça va devenir presque agréable d'être capitaliste !

La guerre, qui désunit tant de destinées, semble prendre un soin pieux de n'en pas séparer certaines.

Le maire de Saint-Honoré-les-Bains avait deux fils jumeaux, Robert et Henri.

Les deux jeunes gens ont été mobilisés le même jour et incorporés au même régiment. Passés mitrailleurs, ils ont été attachés à la même pièce, et pendant toute la durée de la guerre ils ne se sont pas quittés un seul jour.

Puis, dernièrement, un même éclat d'obus les a frappés tous deux. Les deux jumeaux, Robert et Henri ont été atteints d'une blessure également mortelle.

Ce sont ces récits touchants que longtemps après la guerre on contera aux veillées.

DIVERGENCES

DU BOUDOIR AU FUMOIIR

La médiance. — Un péché grave chez l'homme, véniel chez la femme, sans doute parce que toutes le commettent.

L'orgueil. — L'homme s'en vante comme d'un mérite ; la femme s'en défend comme d'un défaut, bien qu'elle ait souvent plus de raisons que l'homme de s'estimer.

L'amour-propre. — L'homme en a trop, il en montre en amour ; la femme pas assez, l'amour-propre chez elle tuerait l'amour.

Le pardon. — La femme l'accorde aux autres ; l'homme se le donne surtout à lui-même.

L'espoir. — Il ne devient vite chez l'homme qu'une raison de se consoler ; pour la femme il reste un motif de confiance. Sa jeunesse — j'entends celle du cœur — dure plus longtemps.

L'avenir. — Une banque sur laquelle l'homme et la femme tirent des billets à ordre... toujours renouvelables heureusement.

L'évidence. — Elle s'impose à l'homme ; la femme ne s'y rend qu'à la condition de n'en être point gênée.

La discrétion. — Pour l'homme un mérite ; pour la femme une vertu.

La trentaine. — Pour l'homme un passage ; pour la femme un état.

Une bonne nouvelle vient de parvenir à Perpignan.

Le secrétaire particulier du roi d'Espagne a fait savoir, à la Société d'études catalanes, que le poète « catalan-roussillonnais » J.-Sébastien Pons est toujours vivant et en bonne santé.

Le poète, devenu un vaillant soldat, avait été enfermé par les Allemands dans un camp de représailles, où il avait eu à subir des traitements particulièrement cruels. Grâce à l'intervention indignée des Espagnols, Sébastia Pons a été renvoyé dans un camp ordinaire de prisonniers.

Un mot pour indiquer la popularité dont jouit dans le Roussillon celui qu'on appelle dans le peuple « le poète des Roses ». Lorsqu'on apprit qu'il était fait prisonnier, les vieilles femmes lui envoyèrent du « tourron » pâtisserie locale, dans leurs coiffes catalanes les mieux brodées, lesquelles ont, comme on sait, la forme de boîtes rondes.

Voilà donc J.-Sébastien Pons sauvé !

On sait que, par suite de la crue de la Seine, la machine de Marly, qui alimente les réservoirs de Versailles, a dû s'arrêter et que Versailles est menacé de manquer d'eau.

Mais le placard de la municipalité invitant les habitants à économiser le précieux liquide n'a pas consterné tout le monde. Près de la gare des Chantiers, on peut lire, derrière la vitrine d'un bistro, cette affiche bonne-enfant :

— Entrez ici, vous qui devez économiser l'eau !

Ce brave bistro, et sans doute beaucoup de ses congénères, doivent trouver que Versailles se porte tout aussi bien sans eau, et s'étonner que le Grand Roi ait jugé nécessaire de l'y faire venir !

Les esprits sont quelque peu tendus en Suisse. On ne parle pas impunément d'invasion brusque sans qu'il n'en reste quelque émoi permanent dans les âmes. Cet éternement fut prouvé, l'autre soir, d'une façon très comique et même un peu tragique.

Deux gamins de Lugnez avaient mis le feu, dans une casserole, à une certaine quantité de carbure. La leur produite fit croire à un incident de frontière, à la violation du territoire helvétique, à un commencement de combat. Et les soldats d'un poste voisin n'hésitèrent pas : ils envoyèrent des balles dans les ténébres.

L'un des petits imprudents fut effleuré et prit sa course en répandant le bruit que les Allemands arrivaient. Déjà, on perquisitionnait dans les maisons, l'arme au poing.

Tout s'acheva par un léger allongement des oreilles, pour ces maudits mioches qui avaient failli ajouter un foyer nouveau à l'incendie de l'Europe.

Le Veilleur.

CROQUIS

LE "BALAI"

Dans la plus complète obscurité j'arpentais le boulevard avec mon ami Jim. Il pouvait être onze heures, et rendus mélancoliques par les ténèbres au milieu desquelles nous déambulions, nous ne savions que dire. Nos pensées se reportaient au temps heureux de la paix. Nous évoquions le mouvement nocturne de la capitale, la sortie des théâtres, la file des autos brillamment éclairées, l'élégance outrée des femmes, tout ce qui, en un mot, faisait la joie de vivre à l'heure des plaisirs dans cette ville unique...

Je crus bon cependant de rompre notre silence.

— Ce que je regrette surtout, confia-je à Jim, c'est cette animation que Paris a perdue. Au sortir du spectacle, j'aimais rentrer à pied, j'aimais voir la foule des spectateurs, la ruée éperdue vers les cafés où l'on soupait, tout ce mouvement de la vie parisienne auquel nous étions trop habitués pour comprendre ce qu'il avait d'exquis et de particulier... J'aimais les longues théories des travailleurs des théâtres, la sortie des artistes, le dernier bavardage des machinistes au coin d'une rue, l'au-revoir des figurants, j'aimais...

Mais Jim, sarcastique, haussa les épaules :

— En somme, m'interrompit-il, tu ne sais pas ce que tu veux, car tu peux retrouver à l'instant tout ce que tu regrettes sans raison.

Et sans vouloir écouter mes protestations de doute, il m'entraîna vers le métro. Nous eûmes juste le temps de dégringoler l'escalier. La rame entra en gare et, tandis que nous nous précipitions, j'appris, de la bouche même du chef de la station, que nous avions la chance d'être recueillis par le dernier train de la journée, soit, en un terme plus moderne, par "le balai".

Mais je n'eus point le loisir de philosopher plus longtemps sur cette chance ; à mon côté, Jim, penché sur mon oreille, me murmurait ces mots :

— Eh bien, vieux ! Je pense que tu es satisfait ! Tu l'as ton animation nocturne de la vie parisienne. Regarde, non mais regarde, de quoi te plainais-tu donc, tout à l'heure ?

Et seulement alors j'eus loisir de regarder.

Autour de nous, pressés, tassés, empilés, serrés et compressés, les voyageurs se soutenaient les uns les autres, offrant à nos yeux effarés le spectacle curieux que je regrettais de n'avoir point revu depuis la mobilisation. Public des pièces gaies — hilare encore — public des pièces tragiques — lugubre et attristé — auditeurs des théâtres chers et habitués des boîtes bon marché se coudoyaient sans mépris et sans haine. Le veston du dimanche frôlait la jaquette noire et, plus loin, sous des fourrures, on devinait la toilette de soirée qu'une guimpe propice avait transformée en petite robe de guerre.

— Eh ! eh ! raillait mon ami Jim, eh ! eh !

Des yeux, il me désignait maintenant l'autre coin du wagon :

— Côté des artistes, souffla-t-il en souriant.

C'était vrai. Plastronnant comme sur la scène et posant pour les inconnus, c'étaient des hommes au visage glabre. Leurs mentons bleus contrastaient étrangement avec les couleurs éclatantes dont se paraient les joues des voyageuses voisines, actrices et chanteuses qui n'avaient point pris le temps de se démaquiller pour "ne pas rater le balai".

A chaque station le wagon se vidait peu à peu, et maintenant c'était, d'un bout à l'autre, des bribes de conversations entre tous ces artistes qui se connaissaient et qui parlaient de leurs petites affaires comme dans quelque foyer inattendu et pittoresque...

Mais nous étions arrivés. Devant nous la place Peire, triste et déserte, offrait ses carrefours lugubres, ses larges avenues plongées dans un noir d'encre.

— Tu as bu du petit-lait, tu es content, ricanait Jim à mon côté, paysage de guerre qui vaut bien les nuits de la paix...

Hélas ! Malgré moi j'évoquais l'animation d'antan et, n'osant comparer les puerils bavardages que je venais d'entendre avec la gaieté insouciance de naguère, j'étouffai un soupir et ne répondis point...

Sheridan.

La disette cause en Autriche de graves désordres

On apprend que, dernièrement, il y a eu des désordres sérieux à Gratz, à cause de la disette qui règne dans les provisions de bouche.

La population a commencé à manifester dans les rues, demandant l'augmentation des rations de nourriture et la paix. Les manifestations se sont bientôt transformées en désordres, si bien que la police et la gendarmerie ont dû appeler l'armée à leur secours.

Le 27^e régiment d'infanterie est actuellement à Gratz, ainsi qu'un régiment tchèque qui a reçu l'ordre de tranquilliser la population. L'armée n'a pas pu réussir à calmer les passions. La population a commencé à résister aux troupes et à injurier les soldats. Le commandement a alors donné l'ordre d'employer les armes, mais les soldats, sans exception, ont désobéi.

Les Allemands manifestent des velléités d'offensive sur le front de Macédoine

Voudraient-ils se frayer une route vers Larissa ?

Le dernier communiqué de l'armée d'Orient signale la continuation de la lutte d'artillerie, principalement dans le secteur de Rapes, sur la rive gauche de la Cerna, et plus à l'ouest vers Armatus, au nord de Paralovo. Nous avons fait sauter un dépôt de munitions à Puturos, à quatre kilomètres au delà d'Armatus.

Mais l'événement le plus important est la velléité d'offensive que l'ennemi a manifestée à l'ouest de Monastir, dans le massif montagneux tenu par les contingents italiens, et plus loin encore, au sud du lac d'Ochrida, le long de la rivière Cerava.

A l'ouest de Monastir, les Italiens ont repoussé une attaque en faisant des prisonniers. Au sud du lac d'Ochrida, des engagements assez vifs, mentionnés également par les dépêches autrichiennes d'avant-hier, se sont terminés à notre avantage ; des troupes indo-chinoises, dont la présence est signalée pour la première fois sur ce théâtre de la guerre, s'y sont distinguées. Le lieu de ces engagements est la portion de la route de Didra à Koritza comprise entre le lac d'Ochrida et le lac Malik. Nous avons partout maintenu nos positions et progressé sur un point.

Ce ne sont là encore que des actions de reconnaissance, sans doute, mais qui peuvent préparer des opérations plus importantes, dont le but serait de se frayer un chemin vers Koritza, et de là sans doute vers Kastoria, Kalabaka et Larissa. Si l'ennemi a cru nous surprendre, il a été lui-même surpris.

Près de la frontière de Transylvanie, les Roumains ont de nouveau attaqué les troupes de von Gerok, dans la haute vallée de la Kassina, et les ont refoulées vers le sud. Une contre-attaque a été repoussée, dans la même région, avec l'aide de contingents russes. Au nord-est de Focsani, des tentatives de l'armée Krafft pour forcer le passage de la Putna ont échoué avec de lourdes pertes. A l'autre extrémité du front, les Russes ont abandonné le village de Vadeni, en avant du Sereth, en se repliant vers leur position principale, sur la rive gauche de la rivière.

Jean Villars.

VOIR PLUS LOIN :

La Grèce veut berner les Alliés
Où se portera l'effort allemand ?

GUILLAUME II

"au-dessus de la mêlée"

Il en appelle à Dieu et s'adresse aux âmes sensibles du monde entier

« L'idée de la paix est lancée : il n'y a plus qu'à entretenir le mouvement. » C'est ainsi que, dès le lendemain de la proposition du 12 décembre, les Allemands annonçaient leur plan d'action pacifique. Depuis, ils l'ont suivi aussi fidèlement qu'ils suivaient leur plan de guerre, lorsqu'au mois d'août 1914, conformément au programme initial, ils cherchaient à envelopper nos armées en une obstination qui les a conduits à la Marne.

Il était donc certain que, comme nous l'avons dit, le gouvernement impérial ne se tiendrait pas pour battu par le refus qu'ont opposé les alliés à son offre de négociations. Il devait multiplier les tentatives pour faire le siège des neutres et semer aux quatre vents l'idée de paix. De ces manifestations, dont nous avons eu déjà plusieurs modèles, la plus surprenante est à coup sûr celle à laquelle Guillaume II vient de se livrer.

Dans le message au chancelier que vient de publier la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, l'empereur allemand s'exprime comme s'il était inspiré de Dieu. Il parle au monde comme il parlait à ses matelots, lorsqu'il faisait fonctions de pasteur sur son yacht *Hohenzollern*. Il invoque sa conscience. Il frappe sur son cœur. Lui, le principal auteur responsable des souffrances qu'entraîne la guerre, il tient aujourd'hui le langage d'un justicier ; il prétend, comme il le dit, accomplir « un acte moral ». C'est tout juste si Guillaume II, pour juger les belligérants et distribuer, même à ses ennemis, la manne de sa pitié suprême, ne se place pas « au-dessus de la mêlée ».

La vérité saute aux yeux : c'est que ce mélange de mysticisme et de littérature constitue une ruse de plus. Guillaume II, dans ses manifestations oratoires, a toujours su parler autant de langages qu'il avait de publics devant lui. Aujourd'hui, c'est aux âmes sensibles qu'il s'adresse, parce que le besoin le lui conseille. Comme il mettait de son côté, au commencement de la guerre, le dieu des Allemands, le farouche Odin, il en appelle aujourd'hui au Dieu de toute l'humanité, parce que la guerre lui pèse. Il calcule que cet accent piétiste lui vaudra, au delà des mers, quelques sympathies puritaines, et lui permettra de reprendre, sur de nouveaux frais, la conversation interrompue.

L'intérêt puissant qui pousse l'Allemagne à manœuvrer pour une paix aussi prompt que possible ne s'était pas encore aussi clairement révélé que par cet inimitable document. Tout Guillaume II s'y retrouve, avec ses parties d'acteur et ses parties de diplomate roué. En

Les armes de guerre austro-hongroises



On connaissait déjà le casse-tête autrichien. Il avait fait son apparition dans les lignes opposées à celles des Italiens. Voici mieux. Cette arme, chère à nos apaches, vient de prendre sa place parmi les engins de guerre de l'armée austro-hongroise. Un assez grand nombre de ces « coups-de-poings » ont été trouvés, en effet, dans le bulin capturé par nos alliés au cours de leur dernière offensive.

fait de grandiloquence et d'hypocrisie, on peut dire que cette fois le Néron de Berlin s'est surpassé.

Jacques Bainville.

Voici le texte de la lettre autographe adressée par le kaiser au chancelier le 31 octobre, et qu'a publiée hier la Gazette de l'Allemagne du Nord :

Nouveau Palais, 31 octobre 1916.

Mon cher Bethmann,

J'ai encore réfléchi longuement au sujet de notre conversation. Il est clair que les peuples ennemis, en proie à la psychose de guerre et menés par le mensonge dans l'aveuglement de la haine et de la haine, ne comptent pas, parmi eux, d'homme qui soit en situation et qui ait le courage moral nécessaire pour prononcer le mot libérateur.

Faire la proposition de paix, c'est accomplir un acte moral nécessaire pour libérer l'univers, y compris les neutres, du fardeau qui l'accable. Pour un pareil acte, il faut un souverain qui ait une conscience et qui se sente responsable devant Dieu, et qui ait pour les hommes de son pays et pour les ennemis un cœur qui, sans souci de la fausse interprétation que l'on pourra donner volontairement de ses démarches, veuille libérer le monde de ses souffrances.

J'ai ce courage. Je veux oser cet acte, me confiant en Dieu. Présentez-moi bientôt les notes, préparez tout !

Où se portera l'effort allemand ?

SUR LE FRONT RUSSE ?

GENÈVE, 15 janvier. — La Tribune de Genève publie l'information suivante :

Le maréchal Mackensen a passé quelques heures à Cracovie, d'où il s'est rendu sur le front de Pologne, où il inspectera les troupes.

C'est sur la demande expresse d'Hindenburg que Mackensen s'est rendu sur le front russe.

[Il convient peut-être de rapprocher cette dépêche des informations que l'Idée Nazionale publiait récemment et qu'elle disait tenir d'excellente source, d'après lesquelles c'est contre le front russe que l'Allemagne a l'intention de porter, au printemps prochain, le maximum de son effort.]

OU SUR LE FRONT FRANÇAIS ?

LONDRES, 15 janvier. — On mande d'Amsterdam au Daily Express :

Maintenant que la guerre va continuer, tous les Allemands se tournent vers le maréchal Hindenburg, dont le prestige a cependant souffert beaucoup de la victoire française de Verdun. Si le nouveau plan du maréchal échoue, le moral allemand sera définitivement atteint.

Les critiques militaires parlent d'une attaque contre le général Sarrail.

Cette opération serait assez populaire, dans l'armée mais déplairait vivement au peuple, qui trouve que trop de sang allemand a déjà été versé dans les Balkans.

Pour calmer l'effervescence croissante de l'opinion, une offensive désespérée sera peut-être tentée en France, bien que les soldats craignent par-dessus tout une attaque sur le front de l'Ouest.

Il faut augmenter, sur notre front, le nombre des divisions anglaises

LONDRES, 15 janvier. — Le colonel Repington écrit dans le Times :

« Sur le front occidental, l'Allemagne nous oppose 128 divisions. Le nombre des divisions françaises, anglaises et belges n'est pas encore tel que nous puissions espérer un succès dans une offensive. Nous devons insister pour qu'on augmente le nombre des divisions anglaises que nous pouvons obtenir en concentrant sur le front occidental la plupart des divisions disséminées ailleurs, ou en copiant le système allemand pour augmenter le nombre total des divisions, enfin en créant des divisions complètement nouvelles en Angleterre et dans les colonies britanniques. »

UN SOUS-MARIN ALLEMAND COULÉ

MADRID, 15 janvier. — Un télégramme de Cadix, daté d'hier, reproduit le radiotélégramme suivant, envoyé par le commandant du destroyer anglais Dolphin : « Nous avons coulé aujourd'hui, à huit heures du matin, le sous-marin allemand U-56. »

UN DÉPUTÉ ALLEMAND TUÉ AU FEU

BERNE, 15 janvier. — Les journaux de Berlin annoncent que le député au Reichstag, von Meding, de la fraction Gauche, a été tué sur le front.

C'est le deuxième député du Reichstag tué depuis le début de la guerre. Le premier était, on s'en souvient, le socialiste Louis Franck.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du LUNDI 15 JANVIER (896^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Pas d'événement important au cours de la nuit. Assez grande activité d'artillerie sur l'Avre et entre Aisne et Argonne.

23 HEURES.

Bombardements réciproques sur les deux rives de la Somme, sur la rive droite de la Meuse et en Lorraine.

A la suite du bombardement de la nuit dernière, ENTRE L'AISE ET L'ARGONNE, les Allemands ont attaqué nos postes avancés ; ils ont été rejetés après un vif combat à la grenade.

De notre côté, nous avons réussi plusieurs coups de main sur les lignes ennemies, pris du matériel et fait des prisonniers.

Communiqué belge

Faible activité d'artillerie sur le front belge.

Communiqué de l'armée d'Orient

Le mauvais temps a provoqué de nombreuses inondations. De violentes tempêtes de neige sont signalées dans la région du lac Prespa.

L'ennemi a manifesté une certaine activité sur le front tenu par les Italiens, où une attaque a été repoussée et des prisonniers faits.

Violent bombardement SUR LE VARDAR et dans la REGION DE RAPES, dominé par une riposte violente de notre artillerie. Un dépôt de munitions a été détruit à FUTURES, au nord d'Armatus.

Quelques engagements au sud du lac d'Okhrida, en particulier à VELITERNA, où un de nos détachements indochinois a été engagé. Un autre détachement a progressé légèrement en avant de Sveti.

LE PRINCE-ÉVÊQUE DE TRENTÉ RETENU PRISONNIER EN AUTRICHE

MILAN, 15 janvier. — Le correspondant à Zurich, du Secolo, affirme avoir reçu de bonne source la nouvelle que Mgr Endrici, prince-évêque de Trente,



MONSIEUR ENDRICI

se trouve depuis de longs mois interné dans le couvent de Heiligenkreuz. Il serait soumis à un régime très rigoureux. On ne l'autorise à sortir que le soir, pour une courte promenade et on le fait accompagner par un policier déguisé en moine.

M. Denys Cochin ne veut plus être citoyen d'Athènes

M. Denys Cochin, sous-secrétaire d'Etat du ministère des Affaires étrangères, vient d'envoyer à M. Triantaphyllidis la dépêche suivante :

Il y a un an, alors qu'Athènes tout entier acclamait la France, le titre de citoyen d'Athènes me fut conféré par M. Bonachi, maire, et M. Mélas, président du conseil municipal, en présence de M. Venizelos. Aujourd'hui, M. Bonachi est en prison, M. Mélas en exil, et le conseil municipal ôte à M. Venizelos le titre de citoyen d'Athènes.

On conçoit que ce titre ait perdu en ce moment pour moi tout son prix et que je refuse de m'en parer, tant que les bons citoyens qui me l'avaient donné ne l'auront pas reconquis pour eux-mêmes. Veuillez transmettre ceci à M. Romanos et M. Diomède pour en faire l'usage qu'ils jugeront convenable. Mille amitiés.

DENYS-COCHIN.

LA GRÈCE VEUT BERNER LES ALLIÉS

Les restrictions de sa réponse se traduisent par des retards dans l'exécution des conditions posées

Comme nous l'avions fait pressentir, les réticences, les plaintes et les réclamations dont la Grèce a tissé sa réponse à l'ultimatum des Alliés devaient annoncer sa mauvaise volonté à s'acquiescer des engagements qu'elle a pris uniquement pour éviter une rupture diplomatique. Le roi Constantin n'a protesté si haut de sa loyauté et de la sincérité de ses sentiments que pour mieux ruser. C'est à quoi l'on pouvait s'attendre.

Les derniers renseignements venus de Grèce sont tous concordants. La Grèce se dérobe sur tous les points aux obligations qu'elle s'est engagée à remplir. D'abord, le contrôle des Alliés n'est pas encore rétabli parce qu'il n'a pas trouvé, pour fonctionner rapidement, le concours qu'aurait dû prêter le gouvernement hellénique. D'autre part, les venizelistes arrêtés ne sont pas remis en liberté. Le contrôle, la libération des venizelistes, c'étaient, nous l'avons dit, les deux pierres de touche de la soumission de la Grèce. L'absence de ces deux éléments capitaux indique assez la situation.

Tous les détails confirment cette impression d'ensemble. Par exemple, le général Callaris, qui commandait le 1^{er} corps d'armée, et qui était responsable de l'attentat du 1^{er} décembre, devait être destitué : il a été simplement mis en congé et son successeur est le général Yannakitsas, ancien ministre de la Guerre du cabinet Skouloudis, ce qui nous dispense d'en dire plus long. Ajoutons que les pavillons des puissances alliées n'ont pas encore été salués, que les réservistes tiennent toujours le haut du pavé à Athènes, que les transports des troupes dans le Péloponnèse s'opèrent au compte-goutte, si même les détachements qui passent ne rejoignent pas ensuite la Thessalie par la voie de mer.

Dans ces conditions, il est clair que le gouvernement hellénique cherche à tourner l'ultimatum. Une démarche nouvelle a été rendue nécessaire par ses mesures dilatoires et le maintien d'un blocus sévère s'impose plus que jamais. Le blocus suffira-t-il ? C'est une autre question...

Les Anglais ont surnommé Ferdinand de Bulgarie le « King Fox », le roi renard. Constantin n'est pas moins fécond en ruses que son confrère de Sofia. Nous ne nous attacherons pas à lui chercher un surnom, mais ce qui importe c'est qu'il ne réussisse pas, comme l'autre, à sortir de son terrier pour rejoindre les Empires du centre. — J. B.

SALONIQUE, 13 janvier (retardée dans la transmission). — Les ministres de France, d'Angleterre et de Russie n'ont pas encore regagné leurs légations d'Athènes. Ils se trouvent toujours en rade de Keratsini.

L'exécution des mesures demandées par les alliés se poursuit jusqu'ici sans aucun incident. Pour certains détails et notamment en ce qui concerne la mise en liberté des venizelistes, des pourparlers sont nécessaires. M. Zalacosta, ministre des Affaires étrangères, s'embarquera à bord d'un navire allié pour aller à Karatsini conférer à ce sujet avec les ministres de l'Entente.

Un mouvement assez important semble devoir s'opérer prochainement dans le haut commandement. Le général Politis, commandant du 3^e corps d'armée, vient d'arriver à Athènes. On dit qu'il est destiné à succéder au général Callaris, dont l'Entente a demandé le remplacement.

SALONIQUE, 13 janvier (retardée dans la transmission). — Le gouvernement grec vient de monter hâtivement à Larissa un puissant poste de T. S. F., dont on signale les incessantes communications chiffrées avec Berlin.

Le nouveau ministre d'Autriche-Hongrie à Berne

BERNE, 15 janvier. — D'après certaines informations, le baron de Gager, ministre d'Autriche-Hongrie, dont le Bund annonce le prochain départ, serait remplacé par le baron Musnlin de Gominje, chef de section au Ballplatz.

Boire aux repas
Vittel - Grande Source

DERNIÈRE HEURE

Le roi d'Espagne se réserve-t-il comme médiateur ?

MADRID, 14 janvier. — On commente beaucoup, dans les cercles politiques, cette péroraison du discours prononcé par M. Dato au banquet organisé en son honneur par le parti conservateur :

Un jour plus ou moins lointain — et Dieu veuille que ce jour soit proche ! — le grand prestige acquis par notre roi pourra, pour le plus grand bonheur de l'humanité, en faire le messager de la paix. Veuille le ciel assister Sa Majesté dans ses nobles et patriotiques desseins !

La réserve bien connue du chef éminent du parti conservateur donne à ces paroles une importance significative.

La nouvelle démarche du président Wilson

Il demanderait à l'Allemagne de faire connaître ses buts de guerre

LONDRES, 15 janvier. — On télégraphie de Washington au *Morning Post* :

« Il est probable que M. Wilson va maintenant demander à l'Allemagne de faire connaître ses conditions de paix. »

Le président exprime l'opinion que quelques progrès ont été faits vers une conclusion de la paix, mais le correspondant du journal anglais fait observer que cette heureuse issue ne saurait être influencée par le réel désir qu'on a, en Amérique, de voir finir le conflit. »

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE du 15 Janvier

On de nos détachements a pénétré dans les lignes allemandes, la nuit dernière, à l'est de Loos. L'ennemi a subi de nombreuses pertes. Des grenades ont été lancées dans ses abris. Nous avons ramené un certain nombre de prisonniers.

Au nord de l'Ancre, notre artillerie a pris des convois sous son feu, avec d'excellents résultats. Canonade habituelle sur l'ensemble du front, et en particulier au sud-est de Loos et en face du Bois Grenier, où les positions ennemies ont été bombardées avec efficacité.

Sur le front de Salorique

LONDRES, 15 janvier (Officiel). — Sur le front de la Struma, le 14 janvier, une patrouille a tué plusieurs Turcs et fait trois prisonniers.

Dans le voisinage de Neohori, la marine et l'artillerie britanniques ont canonné les positions ennemies.

Près de Lahana, nos aviateurs ont abattu un aéroplane allemand, sans l'endommager, et ont fait prisonniers le pilote et l'observateur. C'est le quatrième aéroplane abattu depuis trois semaines.

Sur le front de Doiran, nous avons pénétré dans le village d'Akindali, en infligeant des pertes à l'ennemi.

Les opérations de Mésopotamie

LONDRES, 15 janvier. — Officiel. — Le sol étant détremé, les opérations sont gênées.

Le 11 janvier, la cavalerie s'est emparée de Hai, ville riveraine du Shatt-Al-Hai, enlevant des fusils, des munitions et des approvisionnements aux Turcs.

Nous avons canonné et coulé sur le Tigre quatre embarcations, dont une avec des troupes.

Le 11, le 12 et le 13 janvier, à l'est et à l'ouest de Kut-el-Amara, nous avons fait de nouveaux progrès sur la rive droite du Tigre et nous nous sommes emparés de deux mitrailleuses, de deux mortiers de tranchées, de bombes et de fusils.

Sauf une petite bande de terrain, dans la boucle du Tigre, au nord-ouest de Kut-el-Amara, toute la rive droite du Tigre, à l'est de Shatt-Al-Hai, est débarrassée de forces ennemies.

NAUFRAGE D'UN PAQUEBOT AMÉRICAIN

LONDRES, 15 janvier. — Le Lloyd annonce que le paquebot américain *Minnesota* a coulé au port, à la suite d'une collision.

Explosion à bord d'un croiseur japonais

TOKIO, 15 janvier. — Une explosion s'est produite dans une soute du croiseur cuirassé *Tsukuba*, dans le port de Yokosuka.

Le nombre des victimes s'élèverait à plus de 400.

UN SUCCÈS ROUMAIN SUR LA KASSINA

PETROGRAD, 15 janvier. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Aucun changement.

FRONT ROUMAIN. — Les Roumains ont attaqué l'ennemi sur les collines à 7 verstes au sud-est de Monestirka-Kassinoul (sur la Kassina), et après une lutte acharnée l'ont rejeté vers le sud. Les troupes ennemies qui ont pris l'offensive dans la même région ont été repoussées, avec l'aide des troupes russes, de 2 verstes vers le sud.

Dans la région de Vedeny (10 verstes au sud-ouest de Galatz), un régiment ennemi a attaqué un de nos éléments, qui a reculé vers le nord. Après un fort bombardement, les troupes ennemies ont attaqué à plusieurs reprises nos positions dans la région de Tohioulea, à 12 verstes au nord-est de Iocani. Toutes ces attaques ont été repoussées avec de grosses pertes pour l'ennemi.

FRONT DU CAUCASE. — Aucun changement.

LES COMMUNIQUÉS ENNEMIS

Le communiqué allemand

THEATRE ORIENTAL. — Front Léopold de Bavière. — En raison du temps brumeux, l'activité de combat est restée faible.

Front Archiduc-Joseph. — Au nord de la vallée de la Susita, nos nouvelles positions ont été attaquées par d'importantes forces russes et roumaines. L'ennemi a été partout repoussé.

Groupe d'armées von Mackensen. — Entre le Buzeu et l'embouchure du Sereih, malgré un temps défavorable, la dernière localité occupée encore par les Russes au sud du Sereih a été prise d'assaut.

Le communiqué autrichien

THEATRE ORIENTAL. — Les troupes ottomanes ont pris d'assaut, dans l'après-midi d'hier, le village de Vadem, la dernière localité occupée encore par l'ennemi au sud du Sereih.

A l'aile sud du front du colonel-général archiduc Joseph, les Russes et les Roumains ont exécuté de fortes attaques contre les positions conquises par nous ces jours derniers au nord de la vallée de la Susita. Les assaillants ont été partout repoussés.

THEATRE ITALIEN. — Sur le front des Dolomites, nos troupes ont fait sauter, la nuit dernière, sur le grand Lagazoi, la chaîne de rochers de la paroi méridionale entre notre position et celle de l'ennemi. L'explosion a parfaitement réussi. Une large crevasse sépare maintenant les deux adversaires.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME, 15 janvier. — FRONT DU TRENTIN. — Actions habituelles de nos artilleries contrariant les mouvements de l'ennemi dans la zone de l'Adige à l'Asico.

FRONT DES ALPES JULIENNES. — Action de l'artillerie ennemie spécialement développée contre nos lignes à l'est de Gorizia et sur le bas Carso. Nos batteries ripostèrent avec énergie et exécutèrent des tirs de barrage sur les positions arrière de l'ennemi.

Des régiments turcs sur le front du Carso

ROME, 15 janvier. — Selon une dépêche de Berne à l'Alca Nazionale, certains régiments autrichiens auraient été remplacés sur le front du Carso par des régiments turcs en uniformes autrichiens.

Les Hollandais capturent un sous-marin allemand

FLESSINGUE, 15 janvier. — La flotte hollandaise a amené, la nuit dernière, dans le port un sous-marin allemand, rencontré dans les eaux territoriales. Le sous-marin sera interné.

FLESSINGUE, 15 janvier. — Le sous-marin allemand amené ici la nuit dernière a été relâché après enquête et conduit hors des eaux territoriales.

Un bateau chargé de sucre sombre sous le pont de Suresnes

Hier soir, à 9 heures, un bateau de la Compagnie des bateaux parisiens, venant du Havre avec un chargement de sucre, a sombré dans l'arche centrale du côté de la pile de la rive gauche du pont de Suresnes. Le service de la navigation a été prévenu.

"Il faudrait fusiller le comte Tisza"

Cette appréciation d'un député hongrois montre à quel degré d'irritation on en est arrivé à Budapest

BALE, 15 janvier. — Suivant des renseignements venus de Budapest, des scènes violentes eurent lieu à l'ouverture du Parlement hongrois. Le député Lovaszi aurait déclaré que le comte Tisza devrait être fusillé afin de ramener la paix et l'ordre dans le pays.

Le comte Apponyi, qui était extrêmement agité, déclara :

« Si Tisza ne donne pas sa démission, cette fois, nous le ferons tomber par force. Une chambre constitutionnelle ne peut pas supporter plus longtemps un tel homme. »

La séance se termina au milieu d'une agitation extrême.

On s'attend, à Vienne, à une crise ministérielle

GENÈVE, 15 janvier. — Les *Dernières Nouvelles de Munich* confirment qu'une nouvelle crise ministérielle est sur le point d'éclater à Vienne.

De nouvelles conférences ont lieu entre le président du Conseil et les hommes de confiance des différents partis, mais la situation est déjà tellement compliquée qu'il faut s'attendre prochainement à une crise.

Le comte Czernin garde le lit

GENÈVE, 15 janvier. — On mande de Vienne que le comte Czernin, ministre commun des Affaires étrangères, est souffrant et doit garder le lit. Le 13 janvier, l'empereur lui a fait une visite d'une demi-heure.

LA BELGIQUE MARTYRE

Comment cent jeunes belges sont passés en Hollande

MAESTRICHT, 18 janvier. — Les *Nouvelles de Maestricht* rapportent les faits suivants :

« La nuit dernière, vers 2 heures, les paisibles citoyens d'Eysden, petite commune située à la frontière hollandaise-belge, étaient brusquement troublés dans leur sommeil par un grand chant belliqueux et sonore, éclatant avec une sorte d'enthousiasme allégorique, parmi le silence nocturne. Et dans ce chant, l'effarement des habitants d'Eysden reconnut bientôt les mâles accents de l'hymne national français : la *Marseillaise* ! »

Nos compatriotes ne tardèrent pas, du reste, à revenir de leur surprise. Les chanteurs imprévus n'étaient autres qu'une centaine de jeunes gens belges, cent trois exactement, qui avaient réussi à fuir la Belgique et à passer en Hollande, en dépit de tous les barrages et de toutes les sentinelles allemandes.

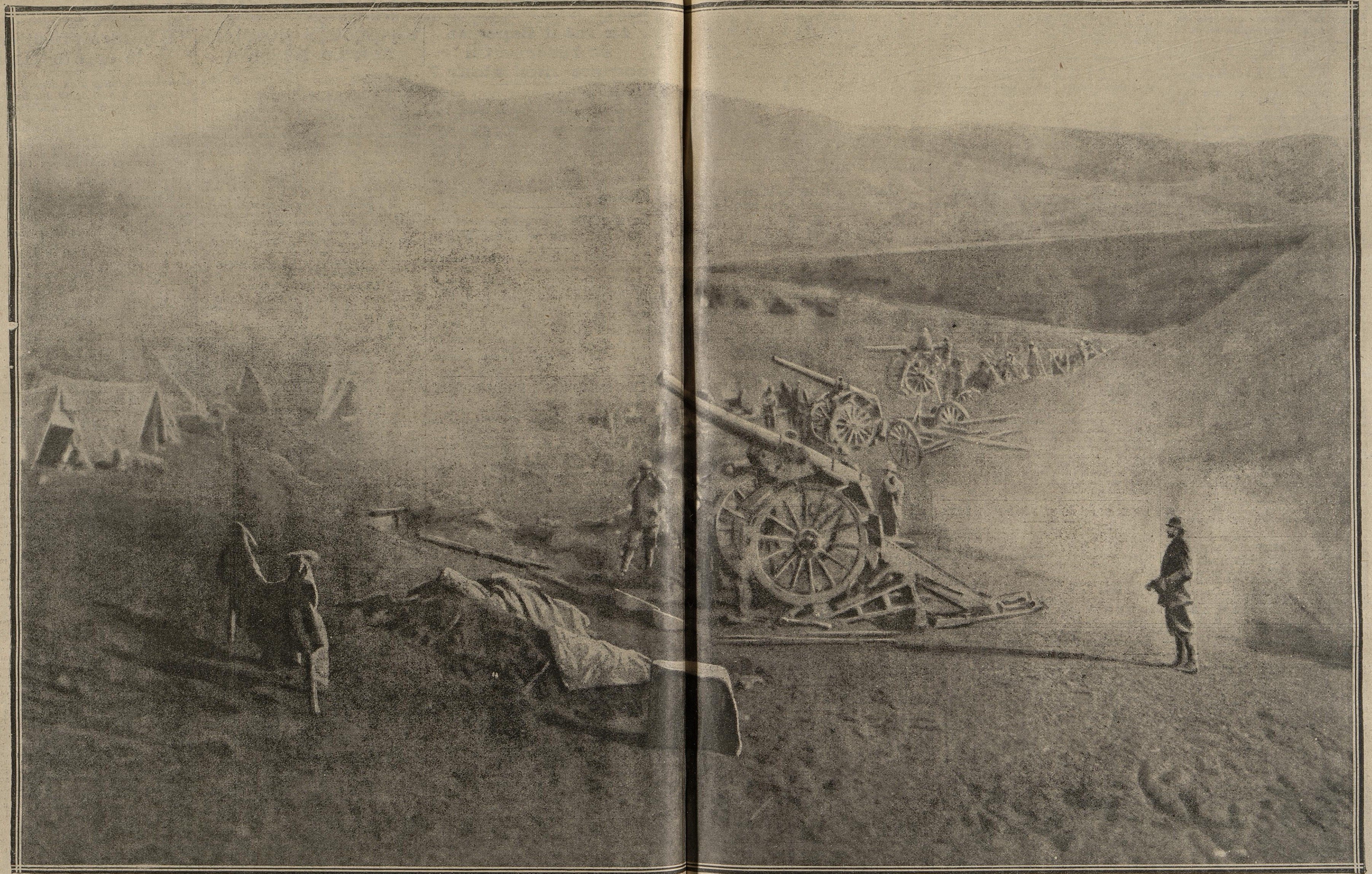
Ces jeunes Belges avaient, du reste, pour ce faire, accompli le plus audacieux, le plus extraordinaire exploit.

Dans la journée de mercredi dernier, chacun d'eux s'était embarqué, avec d'innombrables précautions, sur un remorqueur amarré aux quais de Liège. Il était onze heures du soir, lorsque tout le monde fut rendu à bord. L'ancre levée doucement, le petit navire se laissa aller au courant du fleuve, puis tout de suite descendit la Meuse à toute vitesse.

A Visé, l'embarcation fut aperçue par les postes allemands ; le pinceau lumineux des projecteurs balaya les eaux ; une fusillade nourrie crépita. Une mitrailleuse fit même pleuvoir une grêle de balles sur le navire. Mais, à part le pilote, protégé d'ailleurs par un solide abri métallique, tous les passagers se tenaient dans la cale et ne risquaient pas d'être atteints. Le remorqueur, rapide, continua de filer dans la nuit. Soudain, au nouveau pont du chemin de fer établi par les Allemands, un terrible obstacle : d'énormes poutres barrant les arches du pont. Bast ! le petit bateau fonça aveuglément, brisa les pièces de bois, faillit être défoncé lui-même et passa.

La frontière n'était plus loin, on y touchait presque ; mais il y avait là, en travers du fleuve, une embarcation où des soldats allemands montaient la garde, pourvus d'une mitrailleuse. Le remorqueur se rua dessus, l'aborda, la coupa en deux. De nouveau, il passa. Quelques minutes après, il accostait au débarcadère d'Eysden. Nos jeunes héros prenaient pied sur l'hospitalière terre hollandaise. De leurs poitrines que l'angoisse et l'espoir avaient tour à tour contractés, jaillissait maintenant le chant magnifique, comme un cri sublime de libération et de foi.

Devant Monastir bombardée, notre artillerie lourde contrebat vigoureusement les grosses pièces bulgares



Avant l'agression bulgare, la ville serbe de Monastir connaissait une grande prospérité, tant à cause des richesses naturelles du pays que de l'important commerce qui s'y faisait. Les Bulgares la convoitaient jalousement et quand ils y entrèrent à la fin de 1915, ce fut pour y semer la désolation. En une année d'occupation, ils l'ont réduite à la misère. La cité n'avait pas

trop souffert dans ses monuments et dans ses maisons; mais, fidèles aux principes de leurs alliés, les Bulgares la bombardent furieusement depuis que l'armée d'Orient les en a chassés, faisant chaque jour d'innocentes victimes. Retranchés à quatre kilomètres de la ville, ils la couvrent d'obus. Voici quelques-unes des pièces lourdes avec lesquelles nous leur répondons.

Le problème des loyers

Au nom de la Commission, M. Ignace, rapporteur, demande une solution rapide et définitive

Le rapport présenté par M. Edouard Ignace, député de Paris, au nom de la Commission de législation civile et criminelle, sur la question des loyers, sera vraisemblablement distribué cet après-midi à la Chambre.

Nous avons indiqué les principaux articles du texte proposé à la Chambre. Dans son rapport, M. Edouard Ignace justifie les décisions de la Commission qui, nous l'avons dit, a repris la plupart des dispositions primitivement votées par la Chambre et écartées par le Sénat.

Le rapporteur indique notamment les moins pour lesquels la Commission maintient son ancien article 21, qui permet au locataire, en tout état de cause, de quitter les lieux loués avant le complet paiement des loyers encore dus et d'enlever les meubles, effets mobiliers, ustensiles et objets nécessaires à son coucher, à son travail et au travail des membres de sa famille habitant avec lui, ainsi que ceux composant la salle à manger et la cuisine, le tout sans fournir de caution.

M. Henry Chéron, rapporteur du Sénat, avait qualifié ce texte d'extraordinaire, déclarant qu'il encourageait « nettement le locataire à déménager à la cloche de bois ».

M. Edouard Ignace exprime sa surprise de cette objection. Il déclare qu'il pensait que cette disposition « pouvait d'autant mieux compter sur un accueil favorable qu'elle avait l'heureuse fortune d'être rapportée au Sénat par un ancien ministre du Travail ».

« La pensée de la Commission s'est reportée à la nécessité pour le locataire de trouver un autre logement, écrit M. Ignace. Or, à quoi bon chercher un logement si on n'a rien pour le meubler ? »

« D'autre part, laisser partir le locataire en lui retenant cette partie du petit mobilier péniblement acquis à l'aide des économies de chaque jour et dont la vente judiciaire ne couvre même pas les frais de saisie, c'est détruire le foyer et condamner toute la famille à vivre en hôtel avec toutes les conséquences sociales fâcheuses que comporte ce régime de misère ; qu'il nous soit permis ici d'exprimer le vœu que, dans un avenir prochain, cette réforme puisse trouver sa place dans notre droit commun ! »

Après avoir développé ses arguments en faveur du système financier vote primitivement par la Chambre et repris par la Commission relativement aux indemnités à accorder aux petits propriétaires (convention avec le Crédit Foncier), M. Ignace insiste pour une solution rapide et définitive du problème :

« Propriétaires et locataires ont, écrit-il, un intérêt égal à ce que la solution législative vienne enfin remplacer le régime incertain et préjudiciable des moratoires. »

Apprenez rapidement

chez vous la Comptabilité, la Sténo-Dactylo, etc.

Demandez programme gratuit aux Etablissements

JAMET-BUFFEREAU, 96, R. de Rivoli, Paris

Succursales : NANCY, BORDEAUX, MARSEILLE.

LA COLLABORATION FRANCO-RUSSE

Le prince Galitzine, président du Conseil des ministres de Russie, a adressé le télégramme suivant à M. Aristide Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères :

Petrograd, 15 janvier 1917.

Appelé par Sa Majesté l'empereur, mon auguste maître, au poste de président du Conseil des ministres, je tiens à assurer Votre Excellence qu'elle peut compter sur ma fidèle collaboration pour rendre encore plus intime l'union de nos deux pays amis et alliés de longue date, et pour assurer par leur action commune la réalisation de la grande tâche d'honneur et de droit qui nous incombe, et pour le triomphe de laquelle les soldats de la République et les armées impériales combattent avec un élan et une persistance dignes d'admiration.

Prince GALITZINE.

M. Aristide Briand a répondu en ces termes :

Paris, le 15 janvier 1917.

Très sensible au message que Votre Excellence veut bien m'adresser au moment où Sa Majesté l'Empereur l'appelle à la présidence du Conseil des ministres, je vous prie à mon tour d'être assuré que j'aurai à cœur de continuer avec Votre Excellence la collaboration qui doit assurer le triomphe de la grande cause commune aux deux nations amies et alliées.

La lutte que poursuivent, aux deux extrémités de l'Europe, les armées impériales et les soldats de la République n'a qu'un même but, et c'est dans l'association de plus en plus intime de leurs efforts, étroitement unis à ceux de nos alliés, que réside notre inébranlable confiance dans le succès final.

ARISTIDE BRIAND.

LES PREMIERS RAPATRIÉS SONT REÇUS A ÉVIAN

EVIAN-LES-BAINS, 15 janvier. — On a reçu ici les premiers réfugiés civils faisant partie des cinquante mille que l'Allemagne a décidé de rapatrier à travers la Suisse, à raison de deux trains par jour pouvant en transporter chacun cinq cents.

Le premier convoi est arrivé à 18 h. 30 à Evian et la réception fut assurée par MM. Georges Surugue, préfet de la Haute-Savoie, Armand Imbert, inspecteur général au ministère de l'Intérieur, Perrier, commissaire spécial d'Annemasse. Des tables avaient été dressées dans le hall du casino municipal, et les salles voisines ont permis d'interroger les réfugiés et de leur fournir tous renseignements utiles.

Hatman, le soldat dormeur, a été transporté à Paris

PÉRIGUEUX, 15 janvier. — Le soldat Hatman, endormi depuis vingt-neuf mois, à la suite de l'ébranlement produit par l'éclatement d'un obus à la bataille de la Marne, et qui était depuis quelque temps à l'hôpital Sainte-Marthe, à Périgueux, vient d'être réformé. Il a été dirigé sur Paris, où il sera examiné par les sommités médicales, son cas présentant le plus grand intérêt.

Sa femme, qui l'assistait à l'hôpital, l'accompagne dans ce voyage.

La réforme du service de santé

Suppression de la direction générale aux armées

La direction générale du service de santé aux armées vient d'être supprimée.

Une liaison directe et constante entre le sous-secrétariat d'Etat du service de santé et le grand quartier général assurera l'unité nécessaire d'action et de collaboration.

Cette unité que réalisera M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat, comportera sans doute la présence d'un médecin auprès du général en chef pour assurer la liaison entre le grand quartier général et le sous-secrétariat d'Etat.

La direction générale du service de santé des armées d'opération avait été confiée, au début de la guerre, à M. Chavasse, médecin-inspecteur général, qui l'avait conservée jusqu'à présent.

A PROPOS DU RAPPORT DE M. VIOLETTE

Jamais nos soldats n'ont manqué de fusils

Dans le rapport présenté par M. Maurice Viollette, au nom de la commission spéciale chargée de l'examen des décrets-lois, figure une lettre adressée au ministre de la Guerre — alors M. Millerand — en mars 1915, par le général Pédoya, président de la commission de l'armée, et d'après laquelle « depuis le début de la guerre jusqu'en mars 1915, il n'aurait pas été fabriqué plus de 250 fusils neufs ».

En l'absence de M. Millerand, éloigné de Paris, un de ses amis a déclaré, à ce sujet, que jamais, à aucun moment, même pendant les heures les plus tragiques de septembre, d'octobre et de novembre 1914, où tout était désorganisé, où l'invasion ennemie venait de supprimer brutalement 80 % des usines métallurgiques et des mines de notre pays, les soldats combattants n'ont manqué de fusils à répétition.

Dès qu'il fut avisé des pertes en fusils qui avaient été la conséquence des batailles de Charleroi, de la Marne et de l'Yser — c'était le 1^{er} novembre 1914 — le ministre de la Guerre se préoccupa d'assurer la production des fusils, successivement sous la forme de la transformation du modèle 1874 et de la fabrication du modèle 1907.

Ce fut, d'ailleurs, loin d'être facile. M. Millerand ayant réuni, en janvier 1915, les représentants des industries métallurgiques, ceux-ci se déclarèrent dans l'impossibilité absolue d'organiser la fabrication des fusils ; et il fallut un ordre du ministre de la Guerre pour que ces industriels s'entendissent pour créer, dans une de leurs maisons, l'outillage qui leur était demandé.

LA CONSOMMATION DU GAZ ET DE L'ÉLECTRICITÉ

On nous communique la note suivante :

La préfecture de police reçoit chaque jour un grand nombre de demandes de dérogation à l'ordonnance de police du 18 décembre 1916 concernant la consommation du gaz et de l'électricité.

Le préfet de police croit devoir prévenir les intéressés que les demandes de cette nature doivent être précédées d'un exposé des besoins adressé à la société ou à la compagnie concessionnaire en vue d'obtenir, s'il y a lieu, une extension de la consommation fixée et indiquée sur le bulletin remis à chaque abonné. Ce n'est qu'à la suite de l'appréciation de la compagnie et dans le cas où l'abonné jugerait qu'il n'a pas reçu satisfaction que la commission de dérogation instituée à la préfecture de police pourra être saisie par chaque intéressé.

La taxation du lait, des beurres et des fromages

Hier ont eu lieu, au ministère du Ravitaillement, trois réunions successives de préfets des départements plus particulièrement producteurs de lait, de beurres et de fromages. La taxation de ces denrées ne pourra, logiquement, être appliquée à Paris que lorsqu'elle aura été instituée, si elle doit l'être, dans les régions de production, et les préfets s'efforcent de préparer de concert des arrêtés qui permettront au régime envisagé de s'exercer en tenant compte du plus ou moins d'abondance de la production elle-même et des différences de qualité.

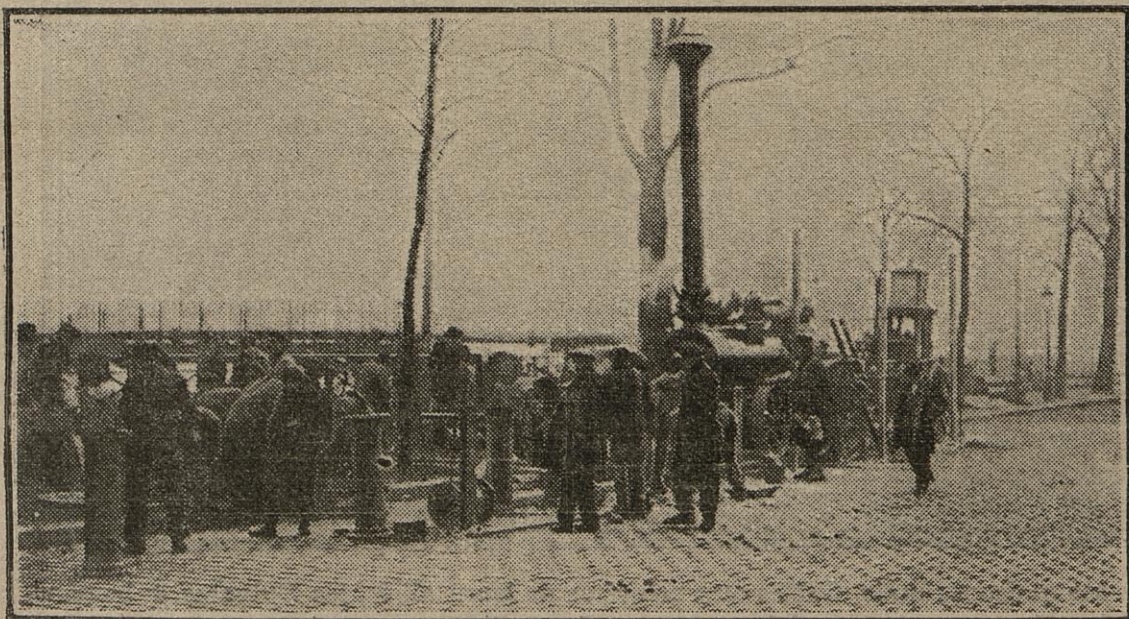
Le préfet de police, le préfet de la Seine et les préfets des départements limitrophes assistaient à ces réunions.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » 51, rue Saint-Georges, Paris.
— Demain mercredi 17 janvier, à 2 h. 1/2 : La Fontaine et la comédie humaine, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

La crue de la Seine — L'épuisement des eaux



Une pompe d'épuisement a été installée quai de Javel, par le Service des égouts ; une autre fonctionne dans le XIII^e arrondissement, rue Watt. La pompe que nous donnons ici est celle du quai de Javel.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE DÉCLIN

Il fallait qu'à échéances fixes Mme Brinard sortît d'un des larges tiroirs de l'armoire où ils étaient soigneusement pliés, le pantalon rouge à bandes noires et la tunique de son mari. Cela sentait la naphthaline et le camphre. Elle les suspendait à l'un des fils de fer qui se succédaient, en profondeur, au beau milieu du jardin : cinq jours après, l'odeur n'en était plus perceptible qu'aux narines les plus averties. Et M. Brinard pouvait partir, avec son grade de lieutenant de territoriale, pour de pacifiques exercices sur un quelconque terrain de manœuvre, ou pour inspecter, le long d'une voie ferrée, des postes improvisés de G. V. C. Au demeurant, c'était le meilleur homme que la terre eût enfanté. Mais qui de nous, je vous le demande, n'a ses travers, petits ou grands ? Papetier dans le civil, M. Brinard s'intitulait, non sans outrecuidance, libraire. Peut-être estimait-il qu'il n'y eût que très peu de distance entre un marchand de papier à lettres et un vendeur de papier broché formant volume à 3 fr. 50 ? Mais, lieutenant dans le militaire, M. Brinard s'estimait l'égal — pour le moins — d'un colonel. Et il n'eût pas fallu insister beaucoup pour qu'il affirmât, "tout à fait entre nous, n'est-ce pas ?" qu'il rendrait des points, le cas échéant, à un général.

Lors de la déclaration de guerre, il avait cinquante-trois ans bien sonnés. Mobilisé sur place, il devait, dans les vingt-quatre heures, revêtir l'uniforme pour rejoindre son poste à la gare, à un quart d'heure de marche de sa boutique. Dès que l'ordre eût été affiché, Mme Brinard, qui jusqu'alors avait nié qu'au début du vingtième siècle une guerre fût possible, se précipita vers l'armoire : pantalon, ni tunique, ni képi n'auraient le temps de se débarrasser de leur double parfum de naphthaline et de camphre, mais tant pis ! A la guerre comme à la guerre !

Et le lieutenant Brinard, s'il connut des heures d'inquiétude patriotique, ne connut pas un seul jour — en revanche — où il ne fût traité avec tous les honneurs dus à son grade. Les deux premières semaines, il lui fut particulièrement agréable d'être salué par quantité d'inconnus auxquels, avec enthousiasme, il rendait la politesse. Avec sa moustache forte et grisonnante et son impériale, il avait tout du vieux briscard et dur-à-cuire. Puis, tombée la première fièvre, il se rendit à son bureau comme un employé ponctuel, mais qui n'avait pas moins, sous ses ordres, de trois mille G. V. C. répartis dans toute la contrée : dans des gares, sous des ponts, à des passages à niveau, l'effectif de deux régiments sur le pied de paix ! Et parfois le lieutenant Brinard se frottait les mains en songeant que son rêve prenait forme : il équivalait maintenant à un général de brigade ! A ses amis d'hier, non mobilisés, et qu'il traitait aujourd'hui avec une nuance de supériorité, il ne pouvait s'empêcher de dire, le soir, entre deux bocks, à la terrasse du Café de l'Agriculture :

— Mon cher, trois mille hommes dont je peux faire ce que je veux !

Peut-être se voyait-il jouant du télégraphe en une minute d'inspiration, les rassemblant et les entraînant à sa suite pour rétablir la situation sur un point menacé. Quand il voulait frapper le coup suprême, lui dont tout le personnel se composait, dans sa boutique, d'un gamin de quatorze ans, apte à faire paquets et courses, il ajoutait, en se rengorgeant :

— Mon cher, j'ai sous mes ordres, à mon bureau, un employé de la Société générale et... — il prenait un temps, roulait des yeux blancs — et un caissier de la Banque de France.

Ce fut la période d'héroïsme et de gloire du lieutenant de territoriale Brinard. Puis les temps changèrent et devinrent durs pour les G. V. C. En supprimant des postes, on réduisit leur nombre. Il commandait — si l'on peut dire — des effectifs sans cesse décroissants : de général de brigade, il passa colonel, puis chef de bataillon. Il perdit son employé de la Société générale, puis — mortelle atteinte ! — son caissier de la Banque de France. Et ce n'était que le commencement de ses déboires !

Les soucis que lui occasionnait son haut commandement ne l'empêchaient pas, cependant, de s'occuper, à domicile, de ses affaires personnelles. Un jour vint où, relevé de ses fonctions, il fut envoyé, à vingt-cinq lieues de distance, comme surveillant d'un petit atelier dans un grand établissement militaire. Le lieutenant Brinard n'était même plus capitaine, n'ayant guère sous ses ordres, qu'une quarantaine d'ouvriers. De là, il passa dans un hôpital complémentaire, où il ne commanda plus qu'à cinq scribes. Où il reçut le coup de grâce, ce fut quand, en vertu des nouvelles instructions, on le raya des cadres, vu son âge.

Rentré chez lui depuis quelques mois, il remâche et ressasse ses souvenirs de guerre.

— Du temps, dit-il à ses amis, où j'avais trois mille hommes sous mes ordres...

Ceux-ci parfois l'interrompent : pour les éblouir, il n'a plus son uniforme.

— Allons ! répondent-ils. Tu ne leur commandais

pas : tu étais là simplement pour les payer. Tu n'étais, en somme, que leur caissier.

Mais, une fois de plus, M. Brinard triomphe et pense avoir le dernier mot en répétant :

— Soit : caissier, si vous voulez. Tout de même vous ne m'empêcherez pas d'avoir eu bel et bien, sous mes ordres, un caissier de la Banque de France !

Henri Bachelin.

Un sous-brigadier des gardiens de la paix reçoit la Légion d'honneur

M. Malvy, ministre de l'Intérieur, a remis hier, à l'hôpital militaire annexe du Val-de-Grâce de la rue Denfert-Rochereau, la croix de la Légion d'honneur au sous-lieutenant Boudon, du 101^e d'infanterie, sous-brigadier des gardiens de la paix, mobilisé.



LE SOUS-LIEUTENANT BOUDON

Le sous-lieutenant Boudon, qui a été blessé au visage, était titulaire de la médaille militaire depuis le 3 octobre 1915. La citation qui lui vaut la Légion d'honneur est ainsi rédigée :

« Officier d'une bravoure éprouvée. Le 13 septembre 1916, a brillamment enlevé sa section à l'attaque des positions ennemies sous un violent feu de mitrailleuses. A été très grièvement blessé en organisant la position conquise. »

Un certain nombre de personnalités assistaient à cette cérémonie, notamment : MM. Laurent, préfet de police ; Mithouard, président du Conseil municipal ; Achille, conseiller municipal ; Paoli, secrétaire général de la préfecture de police ; Henri Maunoury, directeur du cabinet ; Chanot et Paul Guichard, directeur et directeur adjoint de la police municipale ; Duponnois, commissaire de police, et Godquin, commissaire de police-officier de paix.

Etaient également présents : Mme Boudon, le fils et le frère du nouveau légionnaire, et M. Lhopiteau, sénateur, représentant du département d'origine de M. Boudon.

Une nouvelle méthode de pansement pour le front

M. Dastre a présenté, hier, à l'Académie des sciences, une note de M. le médecin inspecteur Vincent, dont l'importance n'échappera à personne.

Chacun sait que les éclats d'obus, de grenades, de torpilles... etc. apportent dans les plaies des parcelles de vêtements et de terre et, de ce fait, permettent la multiplication de bactéries susceptibles d'entraîner des complications fort graves, comme la gangrène gazeuse.

Le professeur Vincent, après une série de recherches, a trouvé une substance qui, appliquée sur les plaies, dans les postes de secours mêmes, amène des effets énergiques de désinfection. Il indique qu'un mélange pulvérulent d'hypochlorite de chaux et d'acide borique constitue la formule la plus active et la plus préventive.

Grâce à cet agent désinfectant, des blessés ont pu parvenir dans les ambulances avec des plaies en bon état et échapper aux menaces graves de la gangrène gazeuse et des autres infections septiques.

Cette méthode préventive, cette prophylaxie des plaies de guerre représente une innovation qu'il y a lieu de généraliser.

UN CHAPEAU NOUVEAU

La paille commence à faire son apparition. Timidement, certes, car l'on ne voit pas de chapeaux entièrement en paille, mais plutôt des toques, des cloches et des canotiers en satin, en panne, ou en crêpe mélangés de paille. On voit beaucoup de toques ; elles sont moins étroites, avec une passe de forme cloche qui met un peu d'ombre sur les yeux. Ce modèle est en paille fine picot ou paille anglaise gris taupe de deux tons. Un large ruban souple, drapé, s'enroule autour de la calotte et forme tout le fond. Le voile brodé a vécu ; on le remplace par une voilette fine ou un tulle ramagé genre dentelle. Les teintes blondes grises sont seyantes, mais le noir, le marine ou le brun sombre assortis aux robes sont toujours très portés. Pour le midi, on voit des chapeaux un peu grands, genre Louis XVI, dégageant les cheveux avec quelques effets de cache-peigne en petit ruban.



Toque de paille grise et ruban

Jeanne Farmant

TRIBUNAUX

L'ivresse est mauvaise conseillère

Le soldat Petiot, étant ivre, eut une altercation avec un employé de la gare de Lyon. Il voulut gifler celui-ci, mais son geste, mal assuré, frappa une femme préposée au contrôle des billets.

Poursuivi devant le 2^e conseil de guerre, Petiot s'est vu infliger, hier, huit jours de prison pour ivresse et un mois de la même peine pour outrages et violences. Toutefois, le conseil lui accorde le bénéfice de la loi de sursis.

Un exemple salubre

ROANNE, 15 janvier. — Le tribunal correctionnel vient de condamner à un an de prison, sans sursis, le sieur Romain Sutter, cinquante-huit ans, originaire de Tulle (Corrèze), qui tint, au café, en présence de soldats, des propos injurieux pour l'armée, le pays et l'ordre public.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

LA CRISE DES TRANSPORTS A BERLIN

On lit dans le *Vorwaerts* du 11 janvier :

« Alors que les bureaux dirigeants se perdent en délibérations, en résolutions, en réflexions, en discussions, en recommandations et en mises au point, la situation du trafic est de jour en jour plus intolérable à Berlin. »

La population a — personne ne peut lui en vouloir — perdu peu à peu patience et est devenue nerveuse. Dans les gares du Métropolitain d'Oberschonweide et de Spandau et sur le chemin de fer à voie étroite Wittonau-Tegel, les gens doivent souvent attendre pendant une heure avant d'avoir chance de monter en wagon. Pour prendre place, on livre bataille.

Mêmes scènes incroyables sur le chemin de fer aérien ; mardi matin, par exemple, la poussée était telle aux stations de la Senefelderplatz et de Schoenhauser Allee, que des milliers d'ouvrières et d'employés n'ont pu partir à temps et sont arrivés en retard à leur travail.

A certaines gares, la ruée est si violente que les voyageurs ne peuvent descendre de wagon. Les conductrices sont complètement impuissantes. »

LAUSANNE, 15 janvier. — On lit, dans le *Lokal Anzeiger* :

« Au cours d'une conférence tenue à Berlin, dans laquelle on a discuté la crise des transports et à laquelle assistaient les ministres des Travaux publics et de l'Intérieur, ainsi que le directeur des chemins de fer, il a été décidé que les wagons de voyageurs seraient utilisés pour le transport des marchandises. »

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

LAIT CONDENSÉ
FARINE LACTÉE

NESTLÉ

En Vente chez les Pharmaciens Epiciers Herboristes
LA MARQUE PRÉFÉRÉE

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Ce lundi 15 janvier 1917 marque une date dans l'histoire de la Maison. *Don Juan* — que je persiste à écrire ainsi en dépit de la prétentieuse orthographe de l'affiche qui annonce *Dom Juan* — reparait à la Comédie, à l'occasion du 295^e anniversaire de la naissance de Molière, après un exil de quarante-sept ans, puisque cette pièce n'avait pas été représentée depuis 1870 !

Créé au théâtre du Palais-Royal, le dimanche 15 février 1665, *Don Juan*, de Molière, cédait la place — au théâtre Guénégaud, où la troupe était installée depuis 1673 — au *Festin de Pierre*, de Thomas Corneille. La Grange le note en ces termes sur son "Registre" : "Vendredi 12 février 1667. Première représentation du *Festin de Pierre*, mis en vers par M. Corneille le jeune." Quand la Comédie-Française fut formée par la jonction des deux troupes rivales en 1680, c'est la version de Thomas Corneille qui prit place sur l'affiche dès le 24 octobre.

Il faut atteindre au 15 janvier 1847 pour trouver la première représentation du *Don Juan* de Molière à la Comédie-Française ! Geoffroy était le protagoniste ; il joua ce rôle vingt-sept fois. En 1858, on reprit la pièce avec Bressant ; il conserva ce rôle jusqu'en 1870.

Raphaël Duflos est donc le troisième comédien qui incarne *Don Juan* chez Molière.

Émile Mas.

Les premières de ce soir. — A la Gaité, à 7 h. 45, première de *Crainquebille*, trois tableaux de M. Anatole France, et de *Servir*, deux actes de M. Henri Lavedan. A la Porte-Saint-Martin, reprise de *Cyrano de Bergerac*. Au Théâtre Edouard-VII. — Le Théâtre Edouard-VII maintient pour demain soir mercredi la première de *Son Petit Frère*, l'opérette de M. André Barde, musique de M. Charles Cuvillier.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, quatorzième Concert Colonne-Lamoureux avec le concours de M. Jean Duhem.

Première partie : *Manfred*, ouverture (R. Schumann); *Septième Symphonie*, en la majeur (Beethoven); deuxième partie, consacrée à l'école française, les *Eolides*, poème symphonique (César Franck); *Etude symphonique* sur un thème ancien, pour piano et orchestre (C.-P. Simon) (première audition), exécutée par M. Jean Duhem; *Roméo et Juliette* (H. Berlioz) : a) Scène d'amour; b) Roméo seul; Tristesse de Roméo; Bruit lointain de bal et de concert; Grande fête chez Capulet. — Le concert sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

MARDI 16 JANVIER

Opéra. — Jeudi, à 7 h. 30, *Rigoletto*, les *Abeilles*. **Comédie-Française.** — A 8 heures, *Don Juan* ou le *Festin de Pierre*. **Opéra-Comique.** — A 7 h. 30, *Louise*. **Odéon.** — A 7 h. 45, les *Deux Orphelines*. **Trianon-Lyrique.** — A 8 heures, la *Traviata*. **Antoine.** — A 8 h. 30, le *Crime de Sylvestre Bonnard*. **Athénée.** — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas mon mari*. **Bouffes-Parisiens.** — A 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*. **Châtelet.** — A 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*. **Th. Edouard-VII.** — Mercredi, *Son petit frère*. **Gaité.** — A 7 h. 45, *Crainquebille*, *Servir*. **Gymnase.** — A 8 h. 15, la *Veille d'Armes*. **Nouvel-Ambigu.** — A 8 h. 30, *Mam'zelle Nitouche*. **Th. Michel.** — A 8 h. 45, *Bis* ! **Palais-Royal.** — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 16 JANVIER 1917

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

VII

Germaine

Elle marchait en rasant les maisons, et regardait par derrière si personne ne la suivait. Dans la poche de sa jupe, elle possédait un petit porte-monnaie contenant six francs en pièces de dix sous, produit de sa tirelire hâtivement emporté de Paris.

Elle croyait, alors, pouvoir le dépenser dans les magasins en joujoux et en friandises.

A ses côtés cheminaient d'autres gens qui fuyaient. Elle s'attacha aux pas d'une dame qui portait une petite fille dans ses bras et qui, très pâle, le visage ravagé par la terreur, se hâtait en gémissant.

Germaine lui adressa la parole :

— Madame, pouvez-vous me dire où se trouve la gare du chemin de fer pour la France ?

— J'y vais, répondit la femme : suivez-moi !

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 30, *Cyrano de Bergerac*. **Sarah-Bernhardt.** — A 8 h., *L'Aiglon* (sauf lundi et vendredi). **Apollo.** — A 8 heures, les *Maris de Ginette*. **Capucines** (tél. Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Crème-de-Menthe*, *Allo ! revue*; la *Clef*; *Aux chandelles*. **Réjane.** — A 7 h. 45, *L'Oiseau bleu*. **Renaissance.** — A 8 heures, la *Guerre et l'Amour*. **Soala.** — A 8 heures, la *Dame de chez Maxim*. **Variétés.** — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS
Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, la *Revue anticafardiste*.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et 8 h. 15, la *Petite amie*. Loc. 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

FAITS DIVERS

PARIS

Le feu. — Un incendie, provoqué par une cause accidentelle, s'est déclaré dans une tannerie située 108, Grande-Rue, à Villejuif.

Vivement combattu par les pompiers de la localité, le feu a été circonscrit après trois quarts d'heure de travail. Un bâtiment, affecté à un séchoir, n'a pu être préservé et les dégâts sont évalués à dix mille francs environ.

Terrible chute. — Hier matin, à sept heures, Mme Marie Vuye, âgée de quarante-cinq ans, demeurant 13, rue Saint-Bernard, est tombée dans l'escalier de cet immeuble et s'est fracturé le crâne. Elle a été transportée dans un état désespéré à l'hôpital Saint-Antoine.

DÉPARTEMENTS

Vieillard étranglé et pendu. — PÉRIEUX. — Au village de Fontanelle, près de Montpou, M. Jean Picot, âgé de soixante-huit ans, a été étranglé par un inconnu qui l'a ensuite pendu pour simuler un suicide.

Le vol est le mobile du crime.

Une centenaire. — MONT-DE-MARSAN. — La famille Courtieu, de la commune de Vielle-Saint-Girons, a célébré, avant-hier dimanche, le centenaire de l'aïeule, Marie Lafarie, née le 15 janvier 1817.

Sans la guerre, la centenaire, qui jouit d'une santé parfaite et a conservé toute sa lucidité, pourrait réunir autour de sa table ses neuf enfants, ses vingt-neuf petits-enfants et les cinq enfants de ces derniers.

ÉTRANGER

L'usine d'armes d'Herstal pillée par les Allemands. — LE HAVRE. — Des informations venant de Belgique occupée annoncent que les Allemands ont enlevé toutes les machines-outils et tours de l'immense fabrique nationale d'armes de guerre d'Herstal, et les ont dirigés vers l'Allemagne.

LA CRISE DU CHARBON

De nombreuses blanchisseries ont fermé

Par suite de la pénurie de charbon, un certain nombre de blanchisseries ont dû suspendre le travail et deux cents notamment à cause de la fermeture d'un établissement de location de force motrice situé à Boulogne-sur-Seine. Les lavoirs ont été également atteints. Il faut voir là une des conséquences de la crue de la Seine, qui a rendu plus difficile encore le transport du charbon par voie fluviale.

Cette situation d'une industrie de première nécessité a justement préoccupé le ministère des Travaux publics, qui se propose d'apporter un prompt remède à un état de choses dont il est juste de dire qu'il ne tend pas à se généraliser.

La malheureuse, absorbée par sa propre détresse, ne questionna pas autrement l'enfant. A chaque instant elles croisaient des convois de soldats ou de matériel. Parfois, à certains coins de rue, des paniques éclataient dans la foule, véritable troupeau fouaillé par la peur.

Enfin, elles atteignirent la gare.

Là, au lieu de quelques centaines de personnes poussées en avant par la folie de la terreur, c'était une cohue innombrable, lamentable, trépidant et se heurtant. Les trottoirs, les espaces ordinairement vides étaient noirs de ce peuple de femmes, de vieillards et d'enfants qui priaient, suppliaient, ou qui, mornes, attendaient leur destin avec la passivité de la bête sous la menace du coup mortel.

Le trafic des trains était suspendu.

Germaine fut assez longtemps à comprendre qu'il lui fallait rester là ou retourner dans la petite maison de son père et de sa tante. Découragée, commençant aussi à subir l'effroi qui pesait sur la foule, elle hésitait. Ses larmes étaient bien prêtes à couler, mais l'idée que ces larmes pouvaient la trahir l'effraya tellement qu'elle parvint à les refouler.

Un vieux monsieur l'interrogea. Elle lui répondit que ses parents habitaient sur la route de Paris, tout près de Liège, mais qu'elle s'était perdue dans la foule et ne savait comment en sortir.

Le monsieur lui indiqua très exactement le chemin qu'elle devait suivre, et l'accompagna même quelques minutes.

Sitôt la gare dépassée, la foule diminuait d'intensité. Peu à peu Germaine put s'en dégager. Elle avait parfaitement compris ce que lui avait dit le monsieur charitable : se diriger tout droit jusqu'à la première avenue, puis tourner à gauche et marcher jusqu'au moment où elle trouverait la maison de son père, sur la route de Paris.

Comme elle était partie depuis plus d'une heure, elle sentait qu'elle ne devait pas s'arrêter, sous peine d'être reprise par Charlotte ou par son père,

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui mardi, Saint MARCEL; demain, Saint ANTOINE.

— A 3 heures, séance à la Chambre des députés.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Joseph Willard, ambassadeur des Etats-Unis à Madrid, et Mme Willard sont en ce moment à Londres les hôtes de l'ambassadeur des Etats-Unis en Grande-Bretagne et de Mme Page.

MARIAGES

— Prochainement sera célébré, dans l'intimité, le mariage de Mlle Françoise de Mieulle, fille du comte et de la comtesse M. de Mieulle, tous deux décédés, avec le comte de Caqueray, lieutenant de dragons.

— On annonce le mariage de M. Thalamos, ancien député de Seine-et-Oise, vice-recteur en Corse, avec Mme Lamandel. La cérémonie aura lieu à Vichy.

NAISSANCES

— Mme Raphaël Alibert, née Chaudé, a mis au monde deux jumeaux : Michel et Isabelle.

— Mme Louis Fromage, femme de l'inspecteur des Finances, lieutenant d'artillerie, a donné le jour à une fille : Claude.

— La vicomtesse de Rochambeau a mis heureusement au monde un fils : Michel.

DEUILS

Morts pour la France :

GEORGES RENDU, lieutenant de spahis. — ANDRÉ-CLÉMENT D'HUART, caporal d'infanterie. — L'abbé CLÉDAT de LA VIGIERIE, aspirant au 260^e d'infanterie, tombé devant Monastir.

Nous apprenons la mort :

De Mme Langlois, veuve du général Langlois, sénateur et membre de l'Académie française, décédée à soixante et onze ans.

Du comte d'Arnoux, chevalier de la Légion d'honneur, décédé avenue Marceau.

De la baronne Jacques Taveau de Lavignerie, décédée 21, boulevard Flandrin.

De M. Maurice de Montergon, ancien président du conseil d'arrondissement de Segré.

Du comte Gaston de Lastie Saint-Jal, inspecteur général des haras, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Châtelleraut, à soixante-dix-huit ans.

De la baronne Georges de Mortarieu, née de Lapisse de Lapanon, décédée en son château de Carrère (Ariège).

Du chanoine Oll, docteur en théologie, prédicateur français de la cathédrale de Strasbourg, décédé à soixante-cinq ans.

De Mme veuve Auguste Delard, mère de notre confrère M. Eugène Delard, conservateur du musée Galliera, décédée, à quatre-vingt-douze ans, au château du Cayrou.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

LA CRUE DE LA SEINE

Hier matin, le service de la navigation a enregistré une nouvelle baisse de la Seine ; la cote était de 4 m. 10 au pont de la Tournelle, au lieu de 4 m. 44, cote d'avant-hier dimanche.

Toutefois, l'arrivée du flot du Grand-Morin est très redoutée et on prévoit une nouvelle crue, mais qui n'aura pas de conséquences graves si le temps sec se maintient.

évidemment partis à sa recherche. Et elle puisait un nouveau courage dans cette crainte en continuant sa route, tantôt courant, tantôt marchant.

La faim la prit.

Elle chercha une boulangerie, la trouva, acheta du pain, du chocolat et mangea sans s'arrêter.

Très habilement, elle prenait un petit air très naturel quand on la regardait.

Mais quand elle se retournait seule, elle hâtait le pas pour gagner le plus de chemin possible et handicaper ceux qui pouvaient la chercher.

C'est ainsi qu'elle sortit de Liège et se lança dans la campagne où l'exode de la population citadine continuait. Germaine ne se mêla pas aux fuyards. Elle tenta même de les éviter en courant à travers champs. Dans un petit village, elle but un bol de lait, acheta du pain, quelques gâteaux ; puis, sur le coup de midi, elle fit halte dans un petit boqueteau où elle se reposa.

La pauvre enfant en avait besoin. Elle se déchaussa et se lava les pieds dans un petit ruisseau qui chantonnait sous les feuilles ; cette immersion calma sa fièvre. Elle baigna aussi sa figure et ses mains, comme elle le faisait et le voyait faire à sa mère, après une longue course en auto. Puis elle mangea son pain avec ses gâteaux, et quelques mûres bien noires lui firent un excellent dessert.

A présent, elle n'éprouvait plus de crainte.

Le principal était fait. Elle ne doutait pas que sa mère, au reçu de sa lettre, l'attendrait patiemment. Quant à la distance à parcourir, elle ne s'en faisait aucune idée, restant convaincue qu'en marchant comme elle avait marché jusqu'au soir elle arriverait à Paris. Là, une voiture la conduirait à Saint-Germain. Si sa maman n'y était pas, elle irait à la pension, où elle serait bien accueillie, en attendant que sa maman Madeleine soit prévenue. Enfin si, plus tard, son père revenait pour la punir, sa maman saurait la protéger et la défendre.

Ces décisions bien ancrées dans sa tête, elle re-

LES SPORTS

BOXE

Badoud rencontre Britton. — Le champion américain Jack Britton vient de battre, aux points, le Suisse Albert Badoud, dans une rencontre en dix rounds.

La Bourse de Paris

DU 15 JANVIER 1917

Marché en excellente tendance aujourd'hui. Les transactions n'ont pas été très nombreuses, mais les cours ont témoigné de grande fermeté et d'intéressantes plus-values sont à relever.

Dans le groupe de nos rentes, le 3 % s'avance à 62,75, le 5 % se maintient aisément à 88,50. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure passe de 102,25 à 102,50; le Russe Consolidé progresse à 71,40, le 1891 à 60,35, le 1909 à 76,50.

Peu ou pas de changement sur les établissements de crédit. Du côté des grands Chemins français, le Nord se raffermi à 1.320, le P.-L.-M. à 1.003, l'Ouest à 710. Aux lignes espagnoles, le Nord-Espagne s'avance à 437.

Bonne tenue des Cuprifères : Rio, 1.765; Boléo, 995. En banque, reprise de la Bakou à 1.735 et de Maltzof à 530.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79; Suisse, 116; Amsterdam, 227 1/2; Pétersbourg, 171; New-York, 583 1/2; Italie, 84; Barcelone, 622.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 130; cuivre liv. 3 mois, 126; électrolytique, 139 1/2; plomb anglais, 31 1/2.

LES CÉLÈBRES
VERRES
ISOMÉTROPIQUES

VOIR PLUS CLAIR
PLUS NET
SANS FATIGUE

FISCHER

12, B^{is} DES CARUCINES

Réparations immédiates

"Excelsior" sur le front

Nous rappelons à nos lecteurs que tout nouvel abonné d'EXCELSIOR ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à « l'envoi gracieux, pendant trois mois », de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

L'administration des chemins de fer de l'Etat a l'honneur de faire connaître au public que, depuis le 1^{er} janvier dernier, les créanciers du réseau qui ont un compte de dépôt de fonds ouvert à leur nom, soit à la caisse centrale du Trésor public, soit dans une trésorerie générale, soit à la Banque de France ou dans une banque possédant elle-même un compte à la Banque de France, peuvent obtenir paiement de leurs créances mandatées sans avoir à se

CAPSULES
DE
MORRHUOL

CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

E. VILLICQ
DÉTECTIVE
37, Boul. Malesherbes,
PARIS

ENQUÊTES
RECHERCHES,
SURVEILLANCES,

Correspondants
dans le Monde entier.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

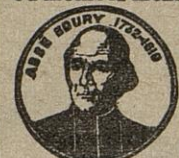
APPARTEMENTS MEUBLÉS

Si vous cherchez un appartement, louez-en un non meublé et adressez-vous à la
Maison JANIAUD
qui le meublera à votre goût et en fera l'installation complète en location.
Maison spéciale, fondée en 1880, rue Rochechouart, 61.

Maladies de la Femme

LE FIBROME

Sur 100 Femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes, et autres engorgements, qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque



Exiger le portrait.

continuelles auxquelles elles sont sujettes. La FEMME se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.

QUE FAIRE ? A toutes ces malheureuses il faut dire et redire : Faites une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la Jouvence de l'Abbé Soury est composée de plantes spéciales, sans aucun poison; elle est faite exprès pour guérir toutes les MALADIES INTÉRIEURES DE LA FEMME : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR d'ÂGE, Étourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Varices, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIÉNINE des DAMES (1 fr. 50 la boîte).

La Jouvence de l'Abbé Soury, 4 fr. le flacon dans toutes pharmacies; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons franco contre mandat-poste 12 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 288

SAUVEZ vos CHEVEUX

En vente dans le Monde entier
F. VIBERT, Fabricant, LYON

Produit Français

PÉTROLE HAHN

prit son innocence et s'amusa du vol de deux papillons et des cabrioles d'un écureuil qui sautillait de branche en branche. Puis elle songea à poursuivre sa route.

Celle-ci était toujours encombrée.

Un nuage de poussière s'élevait du sol, flottait et retombait, comme un manteau de cendre et de deuil, sur les gens qui fuyaient en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux ou de plus cher.

L'enfant marcha toute la journée. La nuit tombait. La foule s'était essaimée peu à peu. Elle était seule dans la campagne déserte, pleine de bruits sourds intermittents. Ses pieds meurtris la faisaient horriblement souffrir. Elle était épuisée de fatigue, elle mourait de soif, mais elle marchait encore.

Elle marchait machinalement, mécaniquement. Ses membres obéissaient encore au mouvement acquis, mais la volonté ne les dirigeait plus.

En cet état, la pauvre petite buta contre un caillou et faillit rouler à terre : cela lui donna un ressaut d'énergie. Elle s'appliqua à regarder devant elle, à régler ses pas. Mais c'était le dernier effort : elle ne voyait plus; elle ne pensait plus. Sa détresse était si grande qu'elle se mit à pleurer, mais silencieusement. Les larmes, de grosses larmes roulaient sur ses joues. Un brouillard rouge lui passa devant les yeux, elle chancela, en criant :

— Maman ! Maman !

Un dernier effort lui permit encore dix pas, d'un bord de la route à l'autre, puis elle appela encore :

— Mam...

Cette fois, le cri de détresse lui resta sur les lèvres. Ses jambes fléchirent et elle s'écroula au milieu de la route, à bout de souffle, de courage et de force....

A l'est, une lueur rouge formidable courait dans le ciel. Une détonation profonde roulait et se répercutait aux échos...

Un des forts de Liège venait de sauter !

Germaine resta longtemps sans connaissance. Une pluie fine s'était mise à tomber. La fraîcheur vint heureusement ranimer la fillette qui, encore inconsciente, se perdit dans un rêve, à la fois douloureux et doux.

Elle vit sa mère, penchée sur elle. Elle reçut son baiser. Ses mains fines et blanches lui caressaient le front. Elle la serrait sur son cœur. Elle la prenait dans ses bras, l'enlevait et l'emportait loin des bruits effrayants dont ses oreilles étaient remplies.

Elle sentit le rythme de la marche berceuse, puis, de nouveau, elle sombra dans l'inconscience. Était-ce la mort, était-ce le sommeil ?

Germaine s'éveilla de son rêve. Elle essaya de se soulever, mais n'y put parvenir. Ses jambes courbaturées refusaient d'obéir. Elle pouvait à peine lever les bras. Son pauvre petit corps n'était plus qu'une loque.

Mais où se trouvait-elle donc ? La route avait disparu, comme l'horizon rouge...

Elle était couchée par terre, sur un matelas, dans des draps très blancs, sous de chaudes couvertures. Elle était dans une maison, dans une chambre. On l'avait donc recueillie, ramassée. Quelle âme charitable ?

La pièce où elle se trouvait ressemblait plutôt à un grenier qu'à une chambre. Le toit, dont on voyait le lattis, s'abaissait en pente brusque jusqu'à une lucarne ouverte, laissant voir le sommet d'un arbre et un coin de ciel bleu où le soleil allumait déjà ses feux.

Aux murs pendaient quelques vieux vêtements, une robe noire. Sur une planche, de vieux livres, et, au plafond, pendues par petits paquets, des herbes séchées dont l'odeur emplissait l'atmosphère où bourdonnaient les mouches.

Aucun bruit ne venait du dehors. Tout était d'une tranquillité parfaite. Germaine se sentit

heureuse de se trouver là, heureuse de n'être plus sur la route, de pressentir qu'on avait pris soin d'elle et qu'on veillait sur son destin.

Une cloche très proche sonna au dehors : c'était une cloche d'église.

Germaine relomba dans le sommeil réparateur. Quand, de nouveau, elle s'éveilla, quelqu'un se penchait sur son lit.

C'était un très vieux homme, au visage régulier et triste. Une couronne de cheveux blancs semblait l'auréoler. Il était très pâle, et ses regards bons et doux mettaient un peu de vie sur sa face de douleur résignée.

— Eh bien ! mon enfant, demanda-t-il, comment vous sentez-vous ?

— Je souffre dans les jambes, dans un bras, un peu partout, dit Germaine.

— Ne vous tourmentez pas, ma petite. On vous guérira.

— Et puis, reprit Germaine, j'ai très faim, monsieur.

— Oh ! oh ! fit le vieillard, bien sûr, pauvrete, que vous devez avoir faim. C'est la première chose à laquelle j'aurais dû penser.

Il s'achemina vers la porte, Germaine le suivit des yeux. Comme il était vêtu d'une robe noire, elle se dit : « C'est un prêtre ».

Elle ne se trompait pas. Le prêtre cria dans l'escalier :

— Gertrude, l'oiseau a faim et demande la becquée : dépêche-toi !

D'en bas, une voix de femme, très mâle, très forte, répondit :

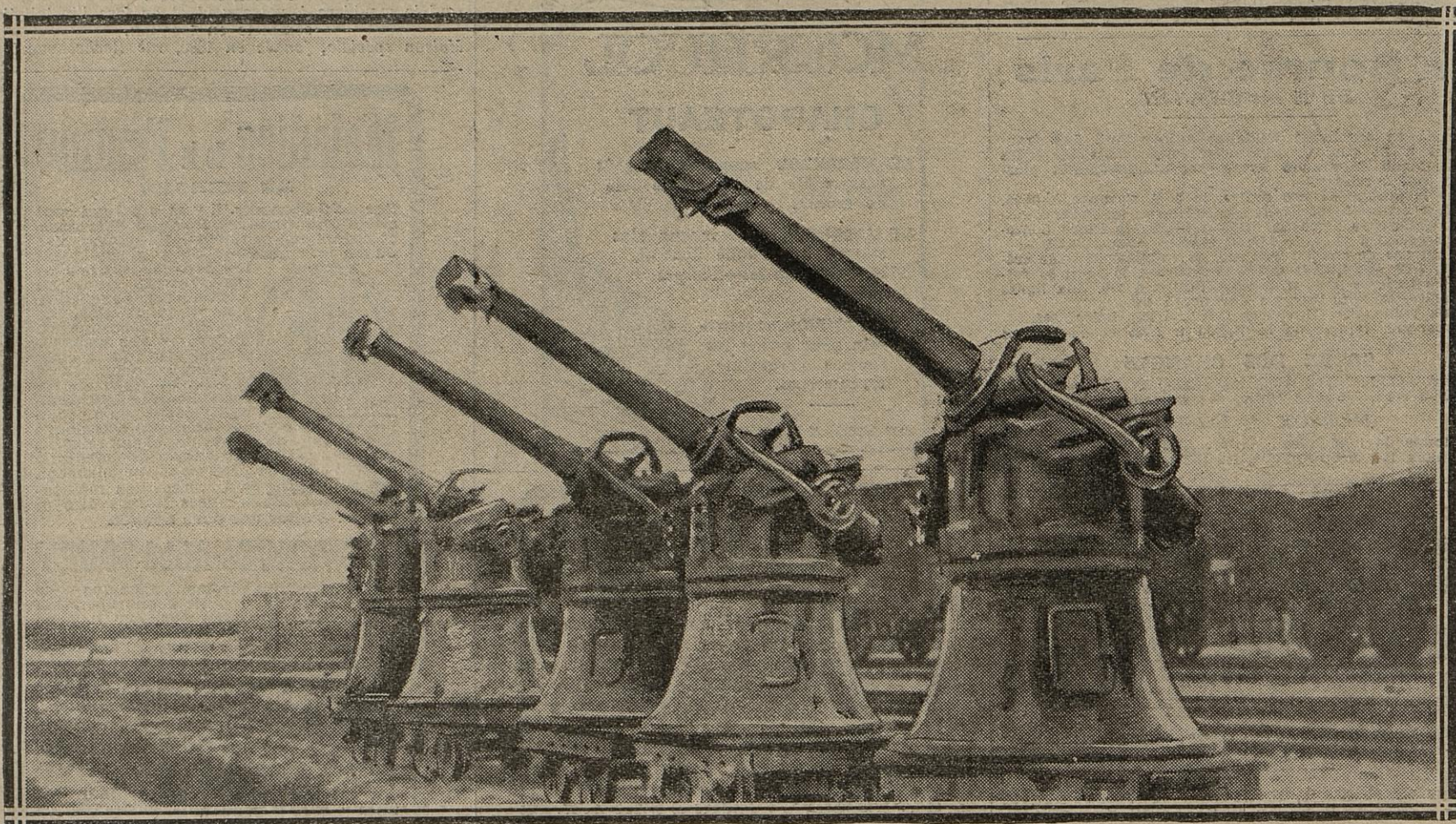
— Voilà ! Voilà ! je monte, monsieur le curé !

Le vieux prêtre était revenu vers la petite, qu'il regardait en murmurant :

— J'ai vu des chiens blessés, chassés de partout, qui avaient ces yeux-là. C'était la même éloquente détresse. Seigneur, se peut-il qu'on martyrise ainsi une enfant !

(A suivre.)

CANONS DE 95 SERVANT A LA DÉFENSE DES BATTERIES DE CÔTES



Ces canons, du modèle Lahitolle créé en 1877, sont des pièces de campagne offertes depuis aux défenses mobiles et modifiées en 1887 pour servir à la défense des batteries de côtes, comme pièces de petit calibre. Ils sont montés sur un affût spécial qui tourne sur lui-même et permet de tirer dans toutes les directions.

Le duc de Devonshire inspecte des recrues canadiennes



Le duc de Devonshire qui a succédé comme gouverneur général du Canada au duc de Connaught, frère du roi d'Angleterre, vient d'entrer en fonctions. Au cours de la réception solennelle qui lui a été faite à Montréal, il a passé en revue des troupes prêtes à s'embarquer pour la France. Le duc est en civil sur notre instantané.